

L'AMENAGEMENT DE L'ESPACE DANS LE NORD-OUEST DE MADAGASCAR

par
René DOUESSIN

L'étude de l'espace aménagé par l'homme est, à notre sens, l'objet même de la géographie. Pour la mener à bien le géographe doit analyser cet espace, en dégager les caractéristiques et les structures et en rechercher l'explication. Ces dernières, surtout lorsqu'il s'agit d'une région rurale, ce qui est presque toujours le cas à Madagascar, sont souvent fournies par l'histoire et la civilisation des hommes qui ont modelé l'espace, sans que l'on puisse cependant négliger certains facteurs externes qui sont le plus souvent de nature économique.

C'est ce que nous voudrions montrer en esquisant l'étude de l'aménagement de l'espace dans la région du Nord-Ouest de Madagascar. Il ne peut s'agir ici que d'une esquisse, d'abord parce que le cadre d'une communication ne se prête pas à un travail plus approfondi, ensuite et surtout parce que les éléments dont nous disposons ne nous autoriseraient pas en tout état de cause à aller beaucoup plus loin. Mais cette esquisse nous permettra d'indiquer dans quelles directions devraient s'orienter les recherches géographiques sur la région et de montrer que la collaboration de tous, et en particulier des historiens et des sociologues, est indispensable pour faire avancer les connaissances.

Cette collaboration ayant été jusqu'alors quasiment inexistante nous n'avons pu tenir compte ici que des acquis connus de tous et non des résultats récents de la recherche historique ou sociologique que ce colloque va d'ailleurs nous permettre de découvrir ; nos collègues voudront bien nous en excuser. En tout état de cause, nous pensons que cela n'enlève rien à l'intérêt épistémologique de la démarche que nous avons entreprise.

La région du Nord-Ouest qui nous occupe correspond à peu de choses près à l'actuel Faritany de Majunga, bien que, à l'extrême sud-ouest, la région de Maintirano apparaisse un peu excentrique par rapport à l'ensemble et semble

plutôt appartenir avec celle de Morondava, à une région du centre-ouest, plus liée aux Hautes Terres Centrales qu'à Majunga au nord ou à Tuléar au sud.

I.

L'ESPACE AMENAGÉ : GÉOGRAPHIE, HISTOIRE ET SOCIÉTÉ

1 - LA NOTION D'ESPACE AMENAGÉ

Il est évident que l'aménagement de l'espace est toujours le résultat de l'action des hommes sur un milieu écologique donné. Certes, celui-ci offre certaines possibilités, oppose certains obstacles, impose certaines limites, mais en définitive ce n'est qu'un matériau et son rôle est rarement déterminant dans l'aménagement. Ce qui est déterminant c'est l'action elle-même, aussi bien dans sa durée que dans ses buts et ses modalités. Elle l'est dans sa durée parce que les œuvres du passé pèsent sur l'action présente en ce qu'elles ont déjà modifié le milieu, fixé les hommes et marqué les mentalités. Ainsi en est-il de Majunga. Jadis excellent port pour les boutres, au cœur du Boina, au débouché des grandes vallées de la Betsiboka et de l'Ikopa, c'est aujourd'hui un mauvais port ; mais c'est quand même un port, le seul port de la région, doublé d'une ville active : Majunga existe et nul projet de développement du Nord-Ouest ne saurait négliger cette réalité. Mais l'action des hommes est encore plus déterminante dans ses buts et ses modalités parce que c'est l'objectif poursuivi par le groupe humain qui donne tout son sens à l'action, les techniques et l'organisation dont il dispose ou qu'il façonne au fur et à mesure, qui lui confèrent toute son efficacité. Ainsi l'élevage semi-intensif pratiqué pour la vente par les immigrés antandroy des environs de Majunga préoccupés de gagner le plus vite possible de l'argent pour rentrer au pays diffère-t-il beaucoup de l'élevage extensif des Sakalava voisins pour lesquels les cérémonies coutumières où sont offerts ou sacrifiés nombre de zébus constitue la grande affaire (1).

Dans un premier temps cet aménagement s'effectue au niveau des collectivités rurales, mais dans ce cadre limité il se répète souvent identique sur de vastes espaces parce que précisément les hommes y appartiennent à la même aire culturelle et que leur projet, leurs techniques et leur organisation sont identiques. Du même coup cet aménagement devient une des caractéristiques du groupe *ethnique*, et l'on peut parler d'un enseignement, d'un *pays* Tsimihety ou Sakalava. Mais les avatars de l'histoire peuvent amener d'autres groupes dans l'espace ainsi aménagé, comme ce fut précisément le cas dans de nombreuses zones de la région du Nord-Ouest. Alors avec ce que cela suppose de rivalités mais aussi d'arrangements, se juxtaposent, se superposent, s'interpénètrent différents types d'aménagements. Ainsi dans la région de Mampikony voit-on

(1) Rabearimanana (G.), *Les hommes et leurs activités dans la péninsule de Mahamavo* (thèse ronéotée)

aujourd'hui voisiner la grande plantation étrangère avec ses vastes champs de cotonniers, le village d'immigrés *Betsirebaka* (2), le village Tsimihety avec ses rizières et champs de tabac, en bordure de vastes *baibo* (3) incultes, domaine des troupeaux de zébus en saison sèche.

A ce stade, il n'y a pas encore d'organisation véritable de l'ensemble de l'espace qui aboutirait à la constitution d'une véritable région, encore moins d'intégration dans un ensemble plus vaste national ou même international. Pour que ces formes apparaissent il faut que l'économie d'échanges se développe, que la circulation s'intensifie, que des complémentarités s'établissent, ce qui suppose l'existence de centres urbains actifs et d'une infrastructure de transport suffisamment dense. Ces conditions sont loin d'être remplies dans la région du Nord-Ouest, comme d'ailleurs dans la plupart des autres régions de Madagascar. En dehors de Majunga les villes ne sont que de gros bourgs dotés de fonctions administratives, qui servent parfois de relais à un commerce qui n'a guère dépassé le stade de la traite et les communications sont la plupart du temps aléatoires, sinon inexistantes, sur de vastes espaces. C'est seulement dans les plaines de la basse-Betsiboka et dans la zone des baibo de Mampikony et Port-Bergé qu'à partir de Majunga et le long des routes nationales n° 4 et 6, s'esquisse un début d'organisation régionale.

On voit donc qu'il existe deux niveaux dans l'aménagement de l'espace, celui de l'espace aménagé proprement dit et celui de l'espace organisé. Comme le second se trouve encore à l'état embryonnaire, nous aurons surtout à traiter ici du premier, c'est-à-dire de l'espace aménagé. Sa compréhension exigeant de fréquents recours à l'histoire et à la civilisation de la région, il est indispensable d'en rappeler rapidement les traits essentiels.

2 - LES GRANDS TRAITS DE L'HISTOIRE ET DE LA CIVILISATION DU NORD-OUEST

Le fait majeur est, sans nul doute au départ, la conquête et le peuplement de la région par les Sakalava, qui ont sans doute submergé et assimilé quelques rares groupes déjà installés dans la région et établi au XVIII^e siècle un royaume puissant et prospère, grâce en partie aux *Antalaotra* qui, tolérés, assuraient le plus gros du commerce avec l'extérieur. Mais l'implantation sakalava se limitait à la zone sédimentaire et était beaucoup plus dense dans la zone côtière qu'à l'intérieur. Au delà, vers l'Est, les incursions guerrières sakalava en direction des Hautes Terres contribuèrent à créer dans la dépression périphérique et sur le rebord du socle une zone d'insécurité qui resta longtemps vide d'hommes. Ces faits eurent évidemment des conséquences sur l'aménagement de l'espace. Dans la zone d'occupation sakalava, la royauté n'apparaît pas comme un pouvoir

2) Nom donné dans le Nord-ouest aux immigrants du Sud-Est.

3) *Baibo* : Alluvions récentes périodiquement renouvelées par les crues où la nappe phréatique se maintient à faible profondeur et qui constituent d'excellents terrains de cultures.

organisateur et structuré mais plutôt comme un pouvoir féodal et religieux qui est le ciment de l'unité sakalava et le garant de son identité culturelle. De ce fait, on peut penser qu'en dehors de prélèvements imposés par le souverain et ses vassaux, les communautés dispersées s'étaient organisées en vase clos autour de ce qui manifestait cette unité et cette identité culturelle, c'est-à-dire autour des pratiques où s'exprimaient la vénération du roi et des reliques royales et le respect des ancêtres et qui comportaient l'offrande ou le sacrifice de nombreux bœufs. On verra que ceci a profondément marqué la mentalité sakalava et du même coup les modalités de l'aménagement de l'espace.

Il semble bien qu'à la même époque, plus au nord et plus à l'intérieur, les Tsimihety arrivés par la Côte Est aient déjà occupé les hautes terres de Befandriana et Mandritsara. On est moins bien renseigné sur leur compte. Mais leurs traditions donnent à penser qu'à l'exception de l'autorité royale, leur civilisation n'était pas très différente de celle des Sakalava en ce sens qu'elle était elle aussi centrée sur le respect et le culte des ancêtres, manifestés par nombre de cérémonies coutumières où le bœuf tenait une grande place.

Cette situation commença de se modifier à partir de 1824-25 avec les débuts de la pénétration Merina dans la région. Mais pour ce qui nous intéresse ici, cette pénétration n'eut que des effets limités. Elle fut en effet linéaire, ponctuée d'un certain nombre de postes militaires entre Tananarive et Majunga et laissa à l'écart de nombreuses zones du pays Sakalava et l'ensemble du pays Tsimihety. Elle n'eut donc guère d'influence que le long de l'axe selon lequel elle s'effectua. Là, elle entraîna, autour des postes militaires, les premières migrations de Merina, de Betsileo et sans doute de quelques autres populations amenées comme esclaves. Ces immigrants, apportant avec eux leurs techniques d'aménagement du milieu, contribuèrent au développement d'une riziculture plus élaborée que celle des Sakalava, mais en quelques points limités, à côté des postes. Plus important peut-être, ils constituèrent des noyaux de peuplement autour desquels vinrent se fixer plus tard d'autres migrants. Certains de ceux-ci furent amenés de force sur les concessions aurifères qui se développèrent entre 1885 et 1895 dans la région de Maevatanana ; après la déconfiture des exploitations ils purent soit se fixer à leur compte dans la région, soit devenir métayers sur les concessions coloniales.

A la même époque il semble bien que, sous la pression démographique, les Tsimihety eussent déjà commencé d'occuper progressivement et pacifiquement les zones quasi-vides qui les entouraient, progressant notamment en direction de l'Ankaizina et même au delà vers le Nord-Est, hors de notre région, mais aussi vers l'Ouest jusqu'au rebord du socle, sans déborder encore dans la dépression périphérique.

Cette seconde période n'avait donc pas modifié sensiblement les modalités de l'aménagement de l'espace. Il n'en fut pas de même de la période suivante, c'est-à-dire la période coloniale.

Le pouvoir colonial a, en effet, cherché à contrôler, au moins politiquement, tout l'espace et ensuite à imposer ses objectifs, ses techniques, son organisation.

En contrôlant tout l'espace, c'est-à-dire en réalisant la pacification, mais aussi en libérant les esclaves, il accrut la mobilité des hommes et favorisa ainsi les migrations. Les mouvements spontanés de populations ont été particulièrement importants et quasi-continus vers la région du Nord-Ouest. Avec ses plaines et ses nombreuses vallées en grande partie inoccupées, du moins en apparence, elle faisait effectivement figure de terre d'accueil privilégiée ! Il n'est pas jusqu'au no man's land qui séparait le pays merina du pays sakalava qui n'ait lui aussi attiré quelques migrants. Ceux-ci vinrent de presque toutes les régions, mais plus particulièrement des Hautes Terres centrales Merina et Betsileo et des régions du Sud-Est où les densités rurales étaient déjà élevées et la vie difficile. De leur côté les Tsimihety accentuèrent leur expansion vers l'Ouest, occupant la dépression périphérique autour d'Antsohihy, Port-Bergé et Mampikony, et progressant au delà, au milieu des autres populations, jusqu'à la Betsiboka et même plus au Sud. Mais parallèlement à ces mouvements spontanés de populations, le pouvoir colonial organisa d'autres migrations, à partir surtout des régions du Sud et du Sud-Est, pour fournir aux exploitations européennes la main-d'œuvre qui leur était nécessaire. Il s'agissait de migrations assez différentes des précédentes, concernant des salariés ou des métayers qui, même s'ils quittaient l'exploitation, n'avaient que rarement l'intention de se fixer à demeure dans la région. Néanmoins après le relâchement des contraintes et même après la période coloniale et jusqu'à nos jours, cette migration temporaire des gens du Sud et du Sud-Est s'est poursuivie.

Mais le pouvoir colonial a surtout cherché à développer la mise en valeur en fonction de ses propres objectifs et en particulier fournir à la métropole un certain nombre de produits dont elle avait besoin. Pour ce faire il attribua largement des concessions aux colons européens dans les zones apparemment les plus riches et les moins exploitées, il entreprit de stimuler la production indigène en instituant l'impôt de capitation et l'impôt sur les bovidés, mais aussi en vulgarisant de nouvelles techniques et de nouvelles productions et en réalisant divers aménagement hydro-agricoles, il améliora les communications et favorisa l'implantation d'un réseau de commerce de traite en utilisant les commerçants indo-pakistanaïes et les grandes compagnies pour drainer vers Majunga, dont le port fut amélioré, les productions de la région.

Ainsi de nouveaux types d'aménagement de l'espace se superposèrent-ils à ceux existants, modifiant considérablement le visage de la région. Mais la pénétration du nouvel ordre ne se fit pas de façon uniforme partout car la société dominante n'avait pas les moyens d'effacer les structures anciennes et celles-ci subsistèrent dans nombre de zones, en dehors des grands axes et des zones de colonisation. L'aménagement de l'espace s'était considérablement diversifié et compliqué, juxtaposant à des échelles diverses des sociétés et des paysages fort différents.

La période de la première indépendance (1958-1972) ne devait pas apporter de modifications sensibles à cette situation, essentiellement parce que les orientations fondamentales n'avaient pas changé. On peut cependant noter un ren-

forcement du rôle de la puissance publique qui a intensifié les actions de vulgarisation et poursuivi les aménagements hydro-agricoles, installé des fermes d'Etat, développé les voies de communication et essayé, sans grand succès, d'améliorer la commercialisation. Le rôle de Majunga s'est accru grâce à de meilleures liaisons avec l'intérieur et grâce surtout à l'implantation de nouvelles industries et notamment de la SOTEMA. Mais ici encore, l'impact de ces actions n'a été sensible que dans certaines zones, toujours les mêmes, et dans le reste de la région l'évolution est restée lente et les sociétés rurales ont conservé pour l'essentiel leur mode de vie et leurs aménagements traditionnels.

Avec la seconde indépendance et surtout à partir de 1975, les options politiques et économiques ont profondément changé. L'un des objectifs fondamentaux du nouveau régime est d'arriver à la maîtrise populaire du développement par l'institution du Fokonolona socialiste. La mise en œuvre de cette nouvelle politique est encore trop récente pour que l'on puisse aujourd'hui faire valablement le point de la situation. Cependant, en ce qui concerne le monde rural qui constitue ici l'essentiel, les renseignements fournis par G. Rabearimanana pour la péninsule de Mahamavo semblent indiquer qu'au début au moins, les nouvelles institutions ont été mal perçues par la population. Dans un premier temps le fokonolona type 1973 a signifié un retour pur et simple au pouvoir traditionnel, tandis que dans un deuxième temps, le fokonolona socialiste, plus difficile à appréhender, est apparu comme une structure imposée de l'extérieur (4). Cela signifie tout simplement à notre sens, que toute institution doit être en accord avec les mentalités et que celles-ci sont difficiles à changer rapidement, surtout dans le monde rural. Aussi ce changement est-il la grande tâche du nouveau régime. S'il y réussit il est probable que l'aménagement de l'espace s'en trouvera profondément modifié.

Finalement l'histoire a contribué à juxtaposer dans la région du Nord-Ouest des groupes sociaux ayant des projets, des moyens techniques et des organisations fort différents et du même coup à diversifier l'aménagement de l'espace et à individualiser un certain nombre d'ensembles. Ils convient donc d'examiner maintenant ces différents types d'aménagement de l'espace.

II

LES DIFFERENTS TYPES D'AMENAGEMENT DE L'ESPACE

1 - L'AMENAGEMENT TRADITIONNEL DE L'ESPACE PAR LES SAKALAVA ET LES TSIMIHETY

Chez les populations Sakalava et Tsimihety, la vie s'ordonne autour d'un système de valeurs traditionnelles où le respect et le culte des ancêtres tiennent une large place. L'attachement à ces valeurs s'exprime à l'occasion d'un certain

(4) Rabearimanana, *op. cit.*

nombre de cérémonies aux cours desquelles le bœuf est l'instrument privilégié des relations entre les hommes et les ancêtres et entre les hommes eux-mêmes, par le biais des offrandes et des sacrifices. La possession d'un troupeau important de zébus est donc indispensable et devient la préoccupation principale du Sakalava ou du Tsimihety. Celui qui aura le plus grand nombre de bêtes pourra faire les plus belles offrandes et jouira donc de la considération de tous. A y regarder de près, ce n'est donc pas exactement un *élevage sentimental*. Ce qui intéresse l'éleveur ce n'est pas tant le zébu lui-même que l'usage auquel il le destine. Cela ne lui interdit pas de l'utiliser aux tâches quotidiennes pour piétiner la rizière ou tirer la charrette, de consommer son lait. Par contre, il répugne à le vendre parce que le but même de l'élevage se trouve compromis ; et il ne s'y résoud qu'avec le secret espoir de pouvoir remplacer au plus vite les bêtes vendues. Un entretien que G. Rabearimanana a eu avec le *roi sakalava* Doda d'Ambanja est révélateur à cet égard : comme la collecte du raphia est mal assurée privant ainsi ses *sujets* de ressources monétaires, G.R. fait remarquer au roi que les bœufs se vendent bien. Le roi répond : « Oui, nous pouvons vendre des bœufs, à tout moment. Mais vous conviendrez que c'est quand même triste de devoir vendre un bœuf parce que l'on a besoin d'argent... Le bœuf, ce n'est pas un panier ou du raphia, vous savez... » (5). Mais il faut aussi pourvoir aux besoins de la vie quotidienne. Aussi pratique-t-on diverses cultures vivrières dont la plus importante est de loin celle du riz, car contrairement à ce que l'on a souvent dit, notamment des Sakalava, ces populations ne se désintéressent nullement de la culture ; la riziculture est même entourée de rites religieux qui montrent qu'elle est aussi intégrée au système de valeurs notamment chez les Sakalava. D'ailleurs, la terre elle-même est *tanindrazana*, propriété des ancêtres qu'il est interdit de vendre. Ce système qui nous paraît extrêmement cohérent a évidemment eu des conséquences sur l'aménagement de l'espace.

Disposant de vastes étendues dans des régions au peuplement lâche, l'élevage bovin est naturellement extensif, d'autant que ce n'est pas tant le rendement en viande ou en lait qui est recherché que le nombre de têtes ou la beauté des bêtes. L'existence de deux saisons contrastées oblige les troupeaux à des déplacements entre les plateaux et les *tanety* occupés en saison de pluies et les plaines et les vallées, pâturages de saison sèche. A la fin de celle-ci quand l'herbe devient rare, le brûlis permet de débarasser la savane de son paillason d'herbes sèches favorisant ainsi la repousse et le retour des zébus sur les hauteurs. Le gardiennage est extrêmement lâche car les troupeaux ont droit sur tout l'espace : ici ce sont les cultures qui sont clôturées, non les pâturages.

D'ailleurs dans ces régions peu peuplées, à économie vivrière prédominante, les cultures n'occupent qu'une faible partie de l'espace. Quelques parcelles de manioc et de patates se trouvent souvent à proximité des villages. Les rizières sont par contre beaucoup plus développées, mais elles n'occupent le plus souvent que les terres les plus favorables c'est-à-dire celles où les aménagements sont

(5) G. Rabearimanana, *ouv. cit.*

limités et où l'on peut cultiver le *vary asara*, le riz de saison des pluies sans véritable irrigation. Aussi, elles se présentent en taches dispersées le long des cours d'eau secondaires qui découpent le socle et les plateaux sédimentaires ou descendent du front de côte vers les dépressions, en amont surtout, là où la pente est suffisante pour que ne se posent pas de problèmes de drainage. On les trouve aussi en bordure des grandes vallées et des plaines, légèrement au-dessus des zones marécageuses ou inondables. Chez les Tsimihety elles grimpent même sur les premières pentes, sans aménagement particulier, l'irrigation s'y faisant par déversement. Le *vary jebby*, riz de saison sèche qui exige une irrigation, n'est cultivé que sur des espaces limités, relativement faciles à dominer, notamment sur les *baiboho* argileux des vallées secondaires de la zone sédimentaire. Mais les basses plaines proches de deltas intérieurs et la dépression périphérique ont été peu touchées par la riziculture car elles auraient demandé des aménagements hydro-agricoles d'envergure qui n'étaient pas à la portée de la communauté villageoise. En effet, celle-ci, soudée autour de ses valeurs traditionnelles et préoccupée surtout par ses troupeaux, n'a jamais éprouvé le besoin de mettre en place une organisation structurée, analogue au Fokonolona des Hautes Terres, qui lui eût permis d'organiser la mise en valeur. Par ailleurs, la royauté sakalava, pouvoir féodal et religieux, n'avait ni la volonté ni les moyens de s'atteler à cette tâche, tandis que les Tsimihety ne semblent pas avoir connu de pouvoir politique supérieur capable de coordonner les actions.

Les techniques de culture employées sont peu intensives. Une maîtrise de l'eau insuffisante, la préparation de la rizière par piétinage, le semis direct et la rareté des sarclages caractérisent en effet cette riziculture et expliquent la médiocrité des rendements obtenus (autour de 1 t./ha). Mais la production suffit néanmoins, la plupart du temps, à assurer l'essentiel des besoins vivriers d'une population peu dense. La technique est donc adaptée au but poursuivi.

L'aménagement traditionnel de l'espace, tel qu'on le rencontre encore dans les zones les moins touchées par les influences extérieures, apparaît donc comme nettement influencé par le système de valeurs de la société sakalava ou tsimihety et en harmonie avec lui. Il se caractérise par la dispersion des villages, l'existence de vastes espaces de savane ou de forêts livrés au pâturage des bœufs et une riziculture en taches dans les vallées et les plaines dont une grande partie, marécageuse ou inondable, constitue pour les troupeaux un excellent pâturage de saison sèche. C'est d'ailleurs l'existence de ces étendues apparemment inutilisées qui contribua à attirer dans la région les immigrants en quête de terres et plus tard les colons européens.

2 – L'AMÉNAGEMENT DE L'ESPACE PAR LES IMMIGRÉS

Cette immigration n'a pas touché également l'ensemble de la région. Elle s'est surtout dirigée vers les plaines et les grandes vallées, là où les possibilités agricoles paraissaient bonnes et les espaces libres importants, notamment dans les zones où des *compatriotes* étaient déjà installés depuis l'époque Merina ou

dans celles qui se trouvaient dans les axes de la colonisation européenne soit parce que l'on pouvait y trouver du travail sur les concessions, soit parce qu'elles étaient mieux aménagées et mieux desservies. Par contre, dans certaines zones, en pays Tsimihety notamment, lui-même pays de départ, les populations locales n'étaient guère disposées à accueillir de nouveaux venus et l'immigration fut peu importante. C'est ainsi que le cœur du pays Tsimihety autour de Befandriana et Mandritsara compte peu d'étrangers à la région, que l'on ne trouve que quelques noyaux Betsileo en Ankaizina alors que, dans les plaines de Marovoay la population sakalava a été littéralement submergée par les immigrants, au point d'être aujourd'hui nettement minoritaire.

Cette immigration est aussi d'origine très variée. Elle est cependant dominée par deux groupes aux mentalités et aux techniques assez différentes : les gens des Hautes Terres Centrales Merina et Betsileo et les gens du Sud et du Sud-Est. Les premiers sont venus véritablement s'installer dans la région, de façon quasi-définitive, bien qu'ils gardent presque toujours des liens avec leur pays d'origine et l'espoir d'y être enterrés un jour au tombeau familial. Ils ont amené avec eux leurs habitudes de vie et notamment leur prédilection pour la riziculture. Les seconds par contre viennent avant tout pour gagner de l'argent afin de pouvoir retourner le plus vite possible au pays et y acheter, selon qu'ils sont Antaisaka ou Antandroy, des rizières ou des bœufs. Ils ne restent jamais longtemps, quitte à revenir plusieurs fois, même lorsqu'ils ont obtenu des terres sur lesquelles ils se relaient. Pour eux toute occasion de gain est bonne : agriculteurs, ils produisent surtout pour la vente, mais ils peuvent être aussi salariés agricoles ou encore employés des entreprises de Majunga.

L'influence des immigrants dans l'aménagement de l'espace varie donc sensiblement selon les régions et selon les ethnies. Ceux qui ont contribué le plus à modifier le paysage de la région sont évidemment les Merina et les Betsileo. Dans les zones où ils se sont installés ils ont puissamment contribué à l'extension de la riziculture, et notamment du *vary jeby*, colonisant les marais, aménageant les vallées, établissant des réseaux hydro-agricoles avec parfois l'aide de l'Administration et apportant avec eux leurs techniques de culture intensive. L'exemple des plaines de la basse Betsiboka est suffisamment connu pour que l'on n'y insiste pas. Mais bien d'autres exemples moins spectaculaires pourraient être cités, entre autres celui de la basse vallée de la Maningoza, au Sud de Besalampy, défrichée et mise en rizières par des Betsileo et des Antaisaka en l'espace d'une génération. La présence des Antaisaka (également bons riziculteurs), montre que les autres groupes ont participé eux aussi à l'extension de la mise en valeur. Néanmoins, leurs activités étant on l'a vu plus diversifiées, et leur stabilité moins grande, leur empreinte est un peu moins nette. Eux aussi, et notamment les Betsirebaka, ont contribué à l'extension de la riziculture aux côtés des Merina et des Betsileo. Ils sont, par ailleurs, en grande partie responsables de l'extension des cultures commerciales en paysannant, notamment du tabac et de l'arachide sur leurs lopins défrichés en bordure des *baiboho*, des cultures de légumes à proximité de Majunga. Le cas des Tsimihety est un peu particulier puisque le plus gros de leur émigration est en fait une expansion de



peuplement en bordure de leur pays d'origine, dans les zones basses et quasi vides de Mampikony—Port-Bergé—Antsohihy où ils imposèrent sans difficultés leur mode d'occupation de l'espace.

Mais pour la plupart des immigrés, l'implantation dans la région ne fut pas sans poser quelques problèmes. En effet, Sakalava et Tsimihety étaient maîtres de la terre et d'autant moins disposés à la céder que la tradition le leur interdisait et que, non cultivée, elle servait de pâturage à leurs nombreux troupeaux. Au début, ils tolérèrent l'installation des migrants encore peu nombreux, mais rapidement, ceux-ci durent devenir leurs métayers. Néanmoins certains réussirent à acquérir des terres en tournant tant bien que mal les fady (6) et surtout en profitant des lois coloniales qui faisaient fi du droit traditionnel et permettaient d'obtenir des concessions. Mais dans les zones les plus densément occupées, le métayage domine. Il a été certainement un frein à une mise en valeur plus intensive et a provoqué une certaine instabilité chez les paysans immigrés.

Mais, en définitive, l'intégration des populations s'est faite sans trop de heurts et l'on pourrait même parler d'une certaine osmose des différentes *civilisations*. Les immigrés se sont volontiers soumis à certaines coutumes sakalava ou tsimihety et notamment aux *fady*. Le milieu s'y prêtant ils se sont peu à peu intéressés à l'élevage extensif encore, mais plus utilitaire, plus ouvert à la commercialisation. Le regroupement par ethnie soit en quartiers, soit en véritables villages reste néanmoins la règle ; ils permet aux immigrés de se retrouver et de conserver malgré tout une partie de leurs traditions. De leur côté Sakalava et Tsimihety, sans rien abandonner de leur identité, ont subi l'influence des immigrés sur le plan de leurs activités agricoles. Au contact de riziculteurs éprouvés ils ont amélioré leurs techniques de culture, adoptant par exemple le repiquage ; à l'exemple des Betsirebaka et des Antandroy, ils se sont mis, non sans quelques réticences, aux cultures commerciales et notamment au tabac. Bien que l'élevage, du fait de ses motivations, se soit montré le secteur le plus rétif à toute évolution, les éleveurs, ont dû tenir compte de l'extension des cultures et assurer dans les plaines et les vallées un véritable gardiennage.

L'aménagement de l'espace lié à l'arrivée des immigrés s'est donc traduit pour l'essentiel par une importante extension des cultures, en particulier de la riziculture, notamment du *vary jeby*, dans nombre de plaines et de vallées. Il en est résulté un paysage plus élaboré avec ses parcelles bien délimitées, son réseau de canaux, ses nombreux villages disséminés sur le pourtour. Mais, réalisé en grande partie durant la période coloniale, cet aménagement est difficile à dissocier de celui mis en place par la colonisation.

3 — L'AMENAGEMENT DE L'ESPACE PAR LA COLONISATION

Pour fournir à la métropole les denrées dont celle-ci avait besoin, mais aussi pour développer l'économie monétaire et ainsi créer des débouchés pour les produits importés et des possibilités de prélèvements fiscaux pour alimenter le budget local, la colonisation orienta son action dans deux directions principales.

(6) Fady : interdit.

Elle chercha d'une part à développer la production agricole indigène et d'autre part à promouvoir ses propres formes de production, grâce à l'attribution de concessions aux européens en vue de la mise en place d'une véritable économie de plantation.

Le développement de la production agricole indigène, stimulée par l'institution de l'impôt déjà évoquée, reçut l'appui des services spécialisés de l'agriculture et du génie rural. Ceux-ci favorisèrent l'introduction de nouvelles plantes et de nouvelles variétés (arachides, tabac, riz de luxe), entreprirent la mise au point et la vulgarisation de techniques agricoles améliorées, mirent en place de nouveaux aménagements hydro-agricoles. Ainsi de grands travaux de drainage furent effectués dans la plaine de Marovoay entre 1912 et 1920 et l'on y encouragea par la suite la culture du riz de luxe pour l'exportation à partir de la station agricole de Tsararano créée en 1923. La cueillette elle-même fut encouragée, notamment pour le raphia et le paka (7). Par ailleurs pour drainer la production et inciter les paysans à entrer dans l'économie d'échanges, on favorisa l'implantation de tout un réseau de commerce de traite et le développement des voies de communication. Relais des grandes compagnies commerciales d'import-export, les commerçants indo-pakistanaïens s'installèrent dans de nombreux villages ; le réseau de pistes, le plus souvent saisonnières, s'étendit peu à peu. Dans ce dernier domaine la tâche était immense, aussi s'intéressa-t-on en priorité aux zones les plus riches potentiellement et où s'étaient implantés les colons européens. Ailleurs, la multiplication des intermédiaires ardents au gain allait pallier pendant longtemps l'insuffisance des voies de communication.

Toutes ces actions eurent pour résultat de transformer assez profondément la vie de la région. Mais leurs effets furent inégaux. Certaines zones isolées furent peu touchées et ne furent que marginalement intégrées dans le nouveau système. D'autre part la réceptivité des populations varia sensiblement d'un groupe à l'autre. Ce furent, on l'a vu, les immigrés qui participèrent le plus activement au développement de la production. Par contre, Sakalava et Tsimihety se montrèrent plus réticents parce qu'ils étaient plus attachés à leur mode de vie traditionnel et plus résolument hostiles à la colonisation qui prenait leurs terres. Aussi pour développer plus rapidement la production, la colonisation choisit-elle de favoriser, parallèlement, l'installation de plantations tenues par des européens grâce à l'attribution de concessions.

Celle-ci fut particulièrement importante dans les plaines et les basses vallées situées au cœur du Boina : vallées de la Mahavavy du Sud, de la Betsiboka, de la Mahajamba, du Kamoro, baibofo de Mampikony et Port-Bergé. Quelques tentatives sans lendemain eurent aussi lieu dans des zones plus isolées, en Ankaizina par exemple. Au début les étendues concédées à des particuliers ou à des sociétés coloniales furent souvent très vastes, hors de proportion avec les moyens dont disposaient les bénéficiaires. Aussi y eut-il un certain nombre d'abandons et de nombreux réaménagements. Finalement ce furent les sociétés coloniales filiales

(7) Paka : nom donné à *Urena lobata* qui se trouve à l'état spontané dans la région et qui fournit une fibre analogue au jute.

des grandes compagnies commerciales ou de banques d'affaires métropolitaines qui prirent le dessus, telles la CAIM filiale de la Compagnie Marseillaise, la CAIC et la SLAMI filiales de la Compagnie Lyonnaise, la CFME liée à Paribas par l'intermédiaire de la CEGEPAR (8). Il existait des entreprises individuelles, mais elle ne trouvèrent l'occasion de se manifester valablement qu'avec le développement de la culture du tabac, à partir des années 30.

L'important développement des concessions dans la région vient de ce que beaucoup de terres étaient apparemment inoccupées et donc disponibles. De toute façon, même si elle étaient marginalement cultivées, on ne s'embarassait pas de principes et tel village se trouvait intégré, avec ses terres, dans la plantation. Mais ce point de vue était doublement erroné. On a vu en effet, que dans la conception traditionnelle les terres appartiennent aux ancêtres, et sont à la disposition de la communauté et qu'il ne saurait être question de les aliéner. Par ailleurs elle constituaient souvent un indispensable pâturage de saison sèche pour les bovins. Aussi l'attribution de concessions sur ces terres apparaissait comme une véritable spoliation et, en outre, perturbait le système d'élevage auquel les populations étaient tant attachées. On peut d'ailleurs se demander si ce n'est pas la mise en valeur des bas-fonds qui, rejetant les troupeaux sur les tanety, à provoqué le surpâturage et accru la pratique des feux de brousse. On était donc là en présence d'un véritable conflit de civilisations qui montre combien la conception de l'aménagement de l'espace peut être différente selon les sociétés, en fonction de leurs objectifs et de leurs moyens.

Toujours est-il que le développement des concessions européennes apporta des éléments tout à fait nouveaux dans l'aménagement des plaines et des vallées du Boina. La mise en valeur fut cependant assez variée et variable dans le temps et dans l'espace parce que le moteur essentiel d'une économie de plantation est le projet qui est fonction des conditions de production, mais aussi des conditions du marché.

Les plus stables furent les concessions orientées vers la riziculture, qui étaient pour la plupart situées dans la vallée de la basse Betsiboka. Souvent assez vastes, elles étaient rentables car, en dehors de l'infrastructure hydraulique mise en place par les concessionnaires, souvent avec l'aide de l'Administration, les investissements étaient assez limités. En effet, elles étaient presque toujours cultivées par de nombreux métayers dont la compétence en matière de culture de riz ne posait pas de problèmes. Par ailleurs, la production était souvent usinée dans la rizerie du concessionnaire et les débouchés aussi bien intérieurs qu'extérieurs étaient largement ouverts. L'exploitation de la CAIM à Manaratsandry, sur la rive gauche de la Betsiboka, en face de Marovoay, offrait un bon exemple de ce type d'exploitation.

(8) CAIM : Compagnie Agricole et Industrielle de Madagascar.

CAIC : Compagnie d'Agriculture et d'Industrie Coloniales.

SLAMI : Société Lyonnaise Agricole Minière et Industrielle.

CEGEPAR : Compagnie Générale de Participations et d'Entreprises.

Les moins stables furent les concessions non rizicoles, en particulier celles établies dans les zones de baïboho. Certaines périclitèrent plus ou moins rapidement et finirent par disparaître. Ce fut en particulier le cas de la plantation de sisal de la CAIM à l'Ouest de Manaratsandry et de celle de manioc de la basse Mahajamba qui étaient établies sur des sols moins bons que prévus, et qui connurent surtout des problèmes de main d'œuvre. D'autres surent mieux faire face aux difficultés et se reconverter. Il s'agit des nombreuses concessions de la zone de baïboho qui s'étend d'Ambato-Boeni à Port-Bergé. La plupart s'orientèrent d'abord, dans les années 30, vers la culture du tabac et accessoirement de l'arachide. Les profits furent longtemps très bons car la culture s'effectuait, là encore, avec un système de colonat partiaire qui limitait l'investissement, et les prix pratiqués par la Mission Métropolitaine des Tabacs, alignés sur les prix intérieurs français, étaient très rémunérateurs (9). Mais, après 1965, la cessation des achats préférentiels du SEITA et le retour aux conditions du marché mondial incite les concessionnaires à se tourner vers la production du coton bien encadrée par la CFDT (10), assurée d'une bonne commercialisation et facile à mener en culture directe. Du même coup on est passé d'un paysage de plantation un peu anarchique où s'entremêlaient les parcelles confiées aux métayers avec leurs séchoirs rudimentaires à un paysage classique de grande plantation avec ses grandes parcelles, son important matériel agricole et ses villages de salariés.

Le cas de la plantation des Sucrieries Marseillaises de Madagascar à Namakia, dans le delta de la Mahavy du Sud, près de Mitsinjo, est un peu particulier. Dépendant du groupe Saint-Louis, elle a pu disposer du capital technique et financier nécessaire à l'implantation d'un ensemble agro-industriel bien organisé et autonome. Elle tranche sur la *brousse* environnante, comme étrangère aux populations locales clairsemées qui vivent en auto-subsistance et ne participent pas du tout à l'approvisionnement en cannes de la sucrerie.

Loin d'être toujours aussi spectaculaires, les plantations européennes ont néanmoins introduit des aspects nouveaux dans l'aménagement de l'espace. Elles ont évidemment participé, elles aussi, à l'extension des différentes cultures. Leur rôle a été surtout important dans le développement des cultures commerciales car elles ont non seulement contribué pour une part importante à la production, mais ont aussi servi d'exemple pour les populations environnantes qui, par le biais du travail salarié, pouvaient y faire l'apprentissage des nouvelles techniques. Elles ont aussi créé des paysages originaux au milieu des paysages ruraux traditionnels en constituant de grands ensembles, voués souvent à une seule culture et possédant leur autonomie, leur population, leurs villages, leurs pistes. Elles ont enfin attiré dans la région de nombreux immigrants du Sud et du Sud-Est, venus ainsi renforcer les courants d'immigration spontanés.

On a déjà signalé que la période postérieure à l'Indépendance n'avait pas fondamentalement modifié les choses en dehors de l'accroissement du rôle de

(9) Cf. J.P. Lapaire, « L'évolution récente des *Baïboho* du Nord-Ouest (région Mampikony-Port-Bergé) », in *Madagascar, Revue de Géographie* n° 29 (juillet-déc. 76).

(10) CFDT : Compagnie Française pour le Développement des Textiles.

Majunga, à partir duquel s'effectue un début de polarisation régionale en direction des zones les mieux mises en valeur, celles de baibofo et de la basse Betsiboka. On a vu aussi qu'il était encore difficile d'apprécier la portée des transformations en cours depuis 1972 et surtout 1975. En définitive l'aménagement de l'espace dans la région du Nord-Ouest a donc peu évolué depuis la fin de la période coloniale pendant laquelle il avait été profondément transformé, sans que se trouvent néanmoins effacées les formes du passé. Ce sont d'ailleurs les combinaisons de ces différentes formes qui permettent de reconnaître à l'intérieur du Nord-Ouest un certain nombre de divisions régionales.

4 - LES DIFFERENCES REGIONALES DANS L'AMENAGEMENT DE L'ESPACE

En effet, en se juxtaposant, on se combinant, en se superposant les unes aux autres, selon des modalités variées, ces différentes formes ont contribué à individualiser plusieurs ensembles qu'il appartiendra d'ailleurs à une véritable régionalisation d'intégrer dans un tout cohérent qui constituera alors une véritable région du Nord-Ouest. On peut à cet égard distinguer quatre grands ensembles :

- **une région sakalava traditionnelle** : qui s'étend sur l'ensemble de la zone sédimentaire à l'ouest de la Betsiboka et se prolonge au nord de celle-ci, dans les zones côtières jusqu'à Analalava. C'est une région de plateaux bas recouverts de savane ou de forêts claires, quadrillés par un réseau de dépressions longitudinales et de vallées assez larges qui débouchent sur la mer par des estuaires en partie comblés par des deltas intérieurs. Elle se caractérise par une faible densité de population, l'insuffisance notoire des voies de communication, le maintien de la société sakalava traditionnelle avec son élevage extensif et sa riziculture vivrière complétés par la cueillette du raphia en vue de faire face aux quelques besoins monétaires, et par l'existence de quelques noyaux d'immigrés Merina, Betsileo et Betsirebaka plus ou moins *sakalavisés*, et qui sont responsables de l'extension de la riziculture notamment dans les basses vallées proches de la côte. C'est une région qui n'a été que marginalement touchée par la colonisation à l'exception des régions du delta de la Mahavavy et de la basse Mahajamba où s'étaient établies de grandes exploitations coloniales, dont celle des Sucreries Marseillaises de Madagascar déjà citée.

- **le pays Tsimihety traditionnel** : Il s'étend sur le revers ouest des Hautes Terres jusqu'aux abords des régions sédimentaires, limité au nord par le massif du Tsaratanana et au sud par la rivière Bemarivo. Il se distingue de la région précédente par un relief très compartimenté, même à l'intérieur des plaines de l'Ankaizina, et du même coup par la dispersion de la mise en valeur, cependant plus poussée ici, dans l'ensemble, du fait d'une densité de population plus élevée. Il s'en distingue aussi par la relative homogénéité de sa population à forte dominante Tsimihety car il a été très peu touché par l'immigration et par la colonisation. Il n'est par contre guère mieux loti en ce qui concerne les voies de communication, en dehors de quelques grands axes de pénétration. La société Tsimihety traditionnelle y domine avec son élevage extensif et ses rizières disper-

sées dans les nombreuses petites vallées ou en bordure des plaines d'altitude. Les quelques ressources monétaires indispensables proviennent des excédents de riz, de la cueillette du raphia ou du paka et de la vente de bœufs vers la côte Est toute proche.

— les marges des Hautes Terres : Il s'agit de l'ancien *no man's land* entre Merina et Sakalava qui ceinture l'Imerina à l'ouest et au nord et dont les limites à l'est sont assez imprécises. Ces marges pourraient être considérées comme faisant partie du Moyen-Ouest, si la partie la plus importante, la région de Tsaratanana, n'était résolument tournée vers l'Ouest, en partie du fait d'un rattachement administratif déjà ancien au Faritany de Majunga. C'est une région isolée, très compartimentée elle aussi, qui n'a été peuplée que récemment par des immigrés d'origine variée (Merina, Betsileo, Sihanaka, Betsimisaraka notamment), tout ceci expliquant une densité de population très faible. La mise en valeur ne s'y manifeste que par quelques rares rizières dans les vallées, à l'exception des environs de Tsaratanana où le relief plus aéré a permis une extension un peu plus poussée des cultures.

— la région des *baiboho* et de la basse Betsiboka : Plus qu'une région, c'est un axe de développement disposé linéairement le long de la Betsiboka, entre Maevatanana et Majunga, d'une part et dans la dépression périphérique, entre Ambato-Boeni et Port-Bergé d'autre part. C'est là que les différents types d'aménagement dont nous avons parlé se combinent le plus étroitement, encore que la société Sakalava ou Tsimihety traditionnelle y ait été en grande partie submergée par les apports de l'immigration et de la colonisation. Aussi la mise en valeur y est-elle plus poussée et plus variée que partout ailleurs, avec ses vastes plaines rizicoles, ses *baiboho* avec leurs champs de tabac, d'arachides, de tomates et surtout de coton, mais aussi leurs rizières, avec ses grandes exploitations publiques ou privées, mais aussi ses cultures paysannes, avec ses troupeaux de zébus moins nombreux et moins visibles aujourd'hui, mais toujours présents, avec aussi ses étendues de *bararata* encore vierges et jalousement préservées par les populations du cru. C'est également la zone le mieux desservie, celle où l'influence grandissante de Majunga se fait le plus sentir, celle où s'amorce aujourd'hui une véritable régionalisation de l'espace.

On s'aperçoit donc bien, en définitive, que l'aménagement de l'espace dépend étroitement des sociétés qui le modèlent, de leurs objectifs, de leurs techniques et de leur organisation. A l'intérieur de certaines limites, la nature n'offre que le matériau ; ce sont les hommes qui lui donnent un sens et cherchent à le trans-

former et à le plier à leurs desseins. Mais dans cette démarche rien n'est immuable : le passé et son héritage influencent le présent, la nature résiste et oblige à modifier les techniques, le développement des besoins accélère l'évolution, les emprunts viennent enrichir le patrimoine. Aussi l'espace aménagé est-il difficile à comprendre et à expliquer. Pour avoir quelque chance d'y réussir, le géographe doit faire appel à toutes les données qui lui sont offertes et en particulier à celles de l'histoire et de la sociologie. C'est ce que nous avons tenté de faire très rapidement pour cette région du Nord-Ouest. Le sujet est loin d'être épuisé et une connaissance plus approfondie demandera de nombreuses études. Souhaitons qu'une démarche interdisciplinaire puisse désormais la faire avancer plus rapidement.